

IX

LA GENÈSE D'UNE REVUE

---

I

Rendez-vous à « la Source », café du  
boul' Mich. Philippe et ses amis m'y atten-  
dent.

— Tes amis... lui ai-je dit, avant d'accep-  
ter le rendez-vous... ils ne sont pas sérieux...  
Je ne veux pas faire la noce.

Mais Philippe s'explique.

Il ne s'agit pas du tout de partie fine. On  
va s'entendre pour fonder une *Revue*.

Voilà pourquoi, à six heures du soir, près

de la source où les moulins à vent tournent sans cesse en haut des rochers, où l'eau coule en minces filets entre les pierres cendrées, couvertes de mousse — je me trouvais accoudé à une table, le journal en main, en tête-à-tête avec un bock et une choucroute, dans l'attente de mes types.

Les petites femmes vont et viennent. Une s'approche, me cause, elle a soif... Je lui offre un verre d'eau. Elle m'appelle « mufle » et s'en va...

Philippe arrive le premier.

— Oh! tu vas voir, ce sont des gaillards d'une force!... D'abord, Cantarel, marseillais, poète très rompu en littérature... il a publié quelques volumes de vers; le premier paru : *Les Étoiles*, a été retrouvé dans la bibliothèque de Victor Hugo, à sa mort... N'est-ce pas trop... hein? Puis Berlingues... Tu dois l'avoir remarqué aux cours et aux travaux de l'École... un petit brun à lunettes... très fort en sciences; il est préparateur de physique dans le lycée M..., et collabore dans des Revues scientifiques... Puis enfin, c'est

le Russe Khoroschine... pas tout à fait de mon goût, celui-là... on le dit très habile dans les laboratoires; mais quant à écrire... Ah! le voilà!...

Le Russe venait en effet d'entrer au café; il vint à nous. Comment ne pas le reconnaître? Cette tête ronde, cette barbe en brosse, ces petits yeux inquiets, cette bouche garnie d'une pipe éternelle... Je n'aurais pas pu les regarder une fois sans les remarquer.

Souvent, au beau milieu d'un passage intéressant et difficile du cours, alors que le silence le plus profond se fait le long des bancs, alors qu'un fluide hypnotique paraît se dégager du professeur, remplissant l'amphithéâtre, et scellant tout à coup les crayons dans les doigts engourdis, je m'étais distrait en regardant près de moi le Russe. Ramassé sur lui-même, dans une attitude qu'on dirait celle d'un chien qui guette une pierre au vol, l'étudiant fixait par instants le professeur, puis se baissait pour écrire, toujours actif au milieu du repos.

Écrivait-il en russe? écrivait-il en français? Quoi qu'il en fût, c'était un double travail que le sien, et ça m'intriguait de voir ce Russe cueillant d'un seul coup l'idée scientifique et le mot français.

Bientôt Cantarel et Berlingues arrivèrent ensemble. Cantarel très long, Berlingues très petit; le premier bavard, riche en gestes, sentant partout son Marseille; l'autre un peu raide, jouant le personnage derrière ses lunettes, conservant encore devant nous sa pose étudiée de préparateur en classe.

Salutations faites, chacun but son bock, chacun réclame la *Revue*. Il y avait, dans la manière dont nous prononcions ce mot, quelque chose qui aurait pu faire croire à la combinaison d'une vaste entreprise. Et d'abord, comment s'appellerait-elle, notre *Revue*? Les noms plurent à verse: *Revue Jaune*, *Revue Carrée*, *Revue-Mercredi*; quelques noms sans prétention qui ne disent rien, ou quelques autres qui disent beaucoup: *Revue Scolaire*, *Revue des Facultés*, *Revue du monde Latin*.

Philippe hochait la tête, trouvant ces noms insuffisants. D'après lui, il fallait percer parmi la foule de revues par un nom et une couverture à éclat. Le public, blasé, n'achetait plus l'ordinaire... Un nom cocasse, criard, monstrueux au besoin, voilà l'affaire... Il l'avait, ce nom! Ce serait en caractères tordus, disparates, rien que les mots: *Revue du...*; puis, en bas de ce titre incomplet, la couverture étalerait le quartier Latin dans un ensemble animé, mirobolant... Les brasseries avec leurs types de filles, de caissières et de gérants — professeurs, institutrices, avocats, étudiantes, ascendant la montagne Sainte-Geneviève vers le Panthéon fermé — Bullier et sa cohue dansante — carabins et carabines entassés près des tables de dissection, autour des cadavres grimaçants — pour fond, échelonnés, les frontispices des écoles, amphithéâtres, salles d'examen, cours d'honneur, et, encadrant le tout, des types du Jardin des Plantes, des singes, des crocodiles... N'est-ce pas chic, hein! cela tranchera, cela obligera les gens

à se retourner... ils diront : *Revue* du..., *Revue* que?... *Revue* quoi?... Puis, éblouis par l'imagerie polychrome : Tiens!... le quartier Latin, *Revue du Quartier Latin!*

## II

Berlingues fit la grimace, Cantarel avait l'air de dire : « Ah ça, jamais!... » Khoroschine mâchonnait sa pipe, les yeux au plafond.

— Mais, pardon ; le public n'est pas blasé pour les publications bien faites, dit Berlingues d'un air solennel ; voyez la *Revue des Sciences naturelles*, où j'ai publié une correspondance sur les arachnides parisiens ; voyez la *Revue Physico-chimique*, à laquelle je viens d'envoyer une étude sur les thermomètres à alcool... Bien établies toutes les deux... des bénéfiques, pas mal... Faisons quelque chose d'important dans ce genre...

nous nous ferons une place... on en trouve toujours quand on sait travailler... Puis, ce qui fait le succès d'une revue, ce qui lance, ce sont les noms en vue... Nous pouvons en avoir... des noms.

— Ah! quant à ça... pour des noms!... s'écria Cantarel.

Un silence se fit, pendant lequel le préparateur et le poète eurent des sourires modestes, dont chacun voulait dire : « Figurez-vous, moi qui ai tant écrit sur les arachnides et sur les thermomètres »... « Pensez donc..., moi qui suis l'auteur d'un volume de vers retrouvé chez Hugo. » Ces deux sourires durent se rencontrer, se heurter en l'air, car Cantarel et Berlingues se regardèrent un instant comme deux chiens en présence d'un seul os.

— Bien entendu... dit Cantarel ; la *Revue* sera avant tout littéraire.

— Comment *avant tout?* interpella Berlingues.

— C'est-à-dire que l'élément principal sera la littérature.

— Par exemple, fit Berlingues, frappant sur la table... Tu ne voudrais pas... Qu'as-tu à publier?

— Moi, répondit Cantarel, pour le premier numéro, j'ai une collection de sonnets.

— Moi, reprit Berlingues, très grave, j'ai une série d'articles sur les phénomènes d'endosmose... et je voudrais savoir si les sonnets doivent aller avant ou après mes études sur l'endosmose.

— L'endosmose! dit Cantarel d'un ton railleur, voilà un sujet qui n'est pas très populaire.

— Et les sonnets? C'est pas sérieux, les sonnets.

— Voyons, interrompis-je pour trancher la querelle naissante, nous aurons une section scientifique et une section littéraire, également importantes.... Ainsi, la revue pourra s'appeler par exemple; *Revue ès sciences, ès lettres*... une espèce de double baccalauréat...

Cantarel et Berlingues sourirent paisiblement, comme s'ils eussent trouvé dans ce

nom scolaire une formule de conciliation...

— *Revue ès sciences, ès lettres?* dit Berlingues... c'est pas laid.

— *Ès sciences, ès lettres, ou ès lettres et sciences*, ça m'est égal, ajouta Cantarel; — et l'incident du nom étant clos, on allait passer outre. Mais Khoroschine avait cessé de mâchonner le tuyau de sa pipe; il nous regardait tous, les yeux en feu.

— *Revue ès sciences, ès lettres?*... Mais c'est bête, ce nom-là!...

Il eût hurlé qu'il ne nous aurait pas effrayés davantage. Philippe, pouffant de rire, se jetant en arrière, me chuchota à l'oreille: « Voilà, j'avais raison de dire que c'était une folie d'accepter parmi nous ce Russe... »

— Bête? s'écria Berlingues, après la stupeur du premier moment... en Russie, si tu veux, mais pas en France — et le préparateur, certain d'avoir écrasé son homme, darda tout autour des regards triomphants, à travers ses lunettes.

## III

— C'est bête, en Russie, en France et partout, riposta Khoroschine... N'est-il pas bête de patauger dans les ornières des vieilles divisions ? Sciences et lettres... lettres et sciences... c'est ça... On croit tout avoir dit des connaissances humaines, après en avoir fait cette séparation idiote... Puis mettez-moi les lettres dans un caisson, les sciences dans un autre ; ici la littérature, là-bas la science... C'est ça ! chacune dans son compartiment, comme deux bêtes fauves qui, autrement placées, se mangeraient... Ce n'est pas tout ; on institue deux classes d'hommes, les uns bourrés de latin, grec, philosophie, jurisprudence ; les autres remplis de mathématiques, chimie, physique, et on les met vis-à-vis à se regarder comme des chiens de faïence... Hommes de lettres,

hommes de science... On les met à part depuis le lycée, on leur fait croire qu'ils ont à marcher par des chemins différents, vers des buts opposés. Aussi, peuvent-ils faire autre chose que se mépriser les uns les autres ? Ah ! oui ; ils se méprisent consciencieusement. Faites-les causer ensemble, un savant botaniste et un poète lauréat, chanteur des roses. A peine le savant aura-t-il commencé à parler de glomérules et de verticilles, que le poète voudra se sauver. Mais, malheureux poète, restez donc, écoutez le savant. Croyez-vous qu'il n'y a à louer dans les roses que leur couleur et leur parfum ? Est-ce que leur évolution, leur groupement symétrique, leur structure si compliquée et si simple ne vous disent rien ? Écoutez un peu... Le savant vous en parlera...

— Mais non ; le poète ne veut rien entendre... Il est homme de lettres, et tout est dit. Persuadé que sa mission sur la terre n'est que de faire de belles phrases, il s'en va, gonflé de gloire et d'ignorance, chanter ses roses...

— Et le savant?... s'écria Cantarel exalté, voulant sans doute tomber à bâtons rompus sur les défaillances de la science.

— Le savant, interrompit Khoroschine, n'a aussi que beaucoup à perdre, en méprisant l'homme de lettres.

Ne vaudrait-il pas mieux pour lui de se joindre à celui-ci, sans se soucier des séparations traditionnelles? Combien aurait-il à gagner en s'associant au poète dans ses recherches sur l'effet et sur la forme? Sa phrase ne serait-elle pas plus compréhensible, plus attirante?...

— Celle-là est bonne!... fit Berlingues; il faudrait donc s'arranger pour faire de la physiologie en vers.

— Voilà! reprit le Russe... c'est avec cette sorte d'arguments très jolis à dire en société qu'on soutient les vieilleries insensées, les absurdités les plus grandes. On cherche une conséquence extrême, on trouve un cas (dialectique jésuite)... *Physiologie en vers!* Les badauds rient et applaudissent... Donc, il faut tenir bien séparées les sciences

et les lettres. Eh bien! non messieurs, pas de physiologie en vers... Les vers, c'est une forme très restreinte qu'il ne faudrait faire servir à exprimer autre chose que certaines idées et certains sentiments. Mettons de côté les vers. Ils ne constituent pas l'expression littéraire... pas plus que l'algèbre et la notation chimique ne forment la langue de la science.

— Tiens! Une conférence!... Audition libre? — chuchotèrent dans le voisinage quelques buveurs de bocks.

Les poings fermés, posés nerveusement sur la table, Khoroschine emporté, parlait de plus en plus haut, sans s'apercevoir des remous de têtes, des plaisanteries que son baragouinage provoquait tout autour. Près de nous, du haut de son siège, la dame du comptoir, sans quitter ses airs présidentiels, regardait attentive le Russe et souriait en faisant du crochet.

— Je vous dis, messieurs, que le meilleur ouvrage de physiologie, de mathématiques, d'astronomie... de n'importe quelle science,

serait celui-là, où l'auteur, tout en restant homme de sciences, écrirait en homme de lettres... Et qu'il n'aille pas supposer que je lui demande un roman!... Précision et clarté, peu de mots techniques, l'intérêt soutenu par une progression facile du connu à l'inconnu, par la distribution harmonieuse des doctrines, des choses et des faits, les notions se succédant doucement, ainsi que les scènes dans une pièce bien faite... voilà ce qu'on lui demande...

Est-ce de la science? Est-ce de la littérature?... Qu'est-ce que ça me fait! Ces divisions correspondent-elles à quelque chose de bien tranché? Voici, messieurs, une page où l'on vous décrit d'une façon correcte et claire l'expérience à faire avec l'appareil de Marsch pour la recherche toxicologique de l'arsenic... Cela vous intrigue, cela vous amuse, parce que la description en est bien faite. Aurez-vous plus de raisons pour l'appeler page de littérature que page de science? Voici encore un morceau de Tolstoï où il est question de vous exprimer un état pas-

sionnel de l'âme... De deux choses l'une : ou la page vous rend avec justesse cet état de l'âme, et alors il y a là une grande puissance d'analyse, il y a là œuvre scientifique aussi bien que littéraire... ou le morceau n'arrive pas à exprimer ce que l'on veut, et alors ce n'est ni de la littérature, ni de la science, ce n'est rien, ce sont des mots vides, des bêtises...

## IV

Berlingues et Cantarel se taisaient, comme étourdis par cette boutade inattendue, où la plus délirante extravagance osait raisonner comme la logique elle-même.

Un cri retentit dans un coin du café :

— Conspué, le Cosaque!

Et comme des rires s'ensuivirent, comme la dame du comptoir portait son crochet à sa bouche pour dissimuler son rire, le préparateur et le poète reprirent leur assurance,

et tinrent bon pour le titre : *Revue ès lettres, ès sciences.*

— Qu'est-ce que vous voulez?... On ne fonde pas une Revue pour froisser les idées admises.

Il restait à examiner la question financière, et l'on pensa à Philippe : c'était lui qui allait fournir des fonds. Mais Philippe s'était levé au beau milieu d'une des tirades de Khoroschine... Où était-il allé? Personne ne le savait au juste.

— Ah! le voilà!

Il était sur la terrasse, tout entouré de belles petites, qui se faisaient inviter à boire.

— Venez donc; nous vous attendons! lui criait Cantarel. Mais ces demoiselles ne le lâchaient pas. Il nous fallut nous installer entre elles et traiter d'affaires en leur présence.

— Comment! me disais-je, ce pauvre Philippe qui n'a de sa famille que quatre cents francs par mois; lui, qui doit au tailleur, au restaurateur, à la blanchisseuse, sans pouvoir jamais s'acquitter, il va...

Cependant Philippe, très sérieux, nous expliquait qu'il avait un éditeur prêt à tout, puis, qu'il comptait sur des fonds suffisants pour *lancer* la Revue. Et tandis que Berlin-gues supputait en chiffres ronds, sur le marbre encombré de verres et de soucoupes, les frais de chaque numéro, tandis que Cantarel faisait sur son carnet une liste d'abonnés hypothétiques, et que Khoroschine se remettait à mâchonner sa pipe déjà éteinte, les trois petites — Gillette, Jeannette, Lucie — se ruaient sur Philippe avec des fureurs de diablasses.

— Ah! filou! Tu vas te payer une Revue, toi, et tu n'as pas pour m'acheter l'ombrelle que tu m'as promise!...

— Et à moi des gants!

— Et à moi des bottines!

Leurs mains effilées s'attachaient à son cou, puis se rabattaient sur ses poches, les fouillaient. Se débattant de son mieux, impuissant à résister à l'assaut de ces anges à griffes, Philippe avait toutes les peines à défendre son porte-monnaie.

— Berlingues! criait-il d'une voix plaintive, toi qui as tant écrit sur les arachnides parisiens, dis-moi le moyen de s'en débarrasser.

## V

Je ne pus plus suivre les détails de la lutte. — Là-bas, près d'une colonne Morris, je venais de distinguer quelque chose comme une main qui me faisait des signes d'appel. L'idée que ces signes s'adressaient à moi, ne venait pas à mon esprit. Tout à coup, je reconnus cette main, des traits qui m'étaient familiers, un long et doux visage de femme... C'était Betsy.

Sous un prétexte imaginaire et avec promesse formelle d'assister au prochain rendez-vous, je quittai l'assemblée et allai rejoindre mon amie.

## X

## AMOUR

## I

Je sors du « Cours libre ». En passant je vous ai vu, et pardon!...

Elle était confuse de m'avoir appelé, dominée par cette  *crainte de déranger*  qui est le propre de certaines natures délicates.

— Oh! mais du tout, mademoiselle... vous allez rentrer?... Moi aussi — et je lui offris mon bras.

Nous montâmes le boulevard.